

LA

Lundi 28 mars 1884

PRESSIE

ORDRE DES SERVICES. — LA THÉRIE DE M. DARWIN.  
— ÉLECTION NATURELLE ET CONSCIENCE VÉR-  
YABLE. — ÉLÈVES DE LIVRE DE M. DARWIN, PAR  
M. FLOURENCE. — ÉVALUATION ET NOTABILITÉ DE  
L'ESPÈCE. — PROGRAMME CONTINÉ ET DÉROGATION  
MORALE. — LES MÈRES DE LIVRE VÉRITÉ. — RÉPÉ-  
TITION DE M. DARWIN ET DE M. FLOURENCE. — MÉ-  
TÉO DE CHÈRE ET DE GRACIE. — CÉLÈBREMENT.

Il y a deux ans que parut en France le li-  
vre de M. Charles Darwin, sur l'une des  
questions les plus controversées de l'histoire  
naturelle. Traduit en notre langue par une  
équipe distinguée, esprit libre autant que  
riche ment doué d'aptitude étendue et va-  
riées, ce livre a obtenu, chez nous un suc-

cess. Certes M. Darwin ne pouvait  
espérer, pour l'exposition et la défense de  
son système relatif à l'origine des espèces,  
un interprète à la fois plus habile et plus  
conscient que M<sup>re</sup> Clémence-Auguste  
Noël.

Nous avions lu, comme tous ceux qui  
s'intéressent aux sujets élevés de ce qu'on  
appelle la philosophie naturelle, les longues  
dissertations de naturaliste anglais. Nous  
nous disposions même à consigner ici quel-  
ques-unes des remarques qui nous avaient  
été suggérées par cette lecture, lorsque la  
maladie vint, l'été dernier, nous réduire au  
silence. Il s'agit, en effet, d'un de ces objets  
qui ont l'honneur précieux de ne laisser  
personne indifférent, parmi les lecteurs in-  
telligents et sérieux qui forment notre pu-  
blic. On y voit malgré soi des considéra-  
tions qui sont en dehors de la science, et d'autre  
contre cette tendance que nous aurions voulu  
la réagir encore une fois, dans la mesure  
de nos forces.

M. Darwin et son traducteur appartiennent  
à cette catégorie d'esprits qui se préoccupent  
surtout de connaître de l'origine  
des choses, catégorie beaucoup trop négligée  
malheureusement pour le succès de

gnières des progrès de la science. N'ayant pas le plaisir d'attendre les faits ou d'en provoquer la venue par l'expérimentation, ils les devancent ou bien les cherchent à faire tourner au bénéfice de leurs idées préconçues ceux qui se sont produits déjà. La science entre leurs mains devient une affaire de croyance, et se forme une église ayant son sacerdoce propre, et dont les dogmes sont des solutions controuvées et seûtes par la formule d'un *craxo*. Ce qui a été fait par les sectes hétérogènes ou panspermistes dont nous parlions naguère. Ainsi fait M<sup>r</sup> Clemençon-Auguste Boyce ayant de traduire le livre de l'*Origine des espèces*, de M. Darwin.

Telle sa doit pas être la disposition d'esprit de celui qui veut arriver à la vérité scientifique. Le sens critique est nécessairement obscurci lorsqu'il s'avance précédé par la foi. Vérifier la croyance n'est pas ce qui importe en pareil cas. Il convient seulement d'examiner les faits. Pour si ingénieuses qu'elles soient, une hypothèse n'est qu'un rêve de l'imagination; et c'est à titre si la faine l'inspire de la science. Ce peut être, un utile instrument de recherche, mais ce n'est que cela.

Nous aurions donc voulu soumettre à la vérification purement expérimentale les principales affirmations sur lesquelles M. Darwin se fonde pour établir sa doctrine de la transformation successive des espèces, au moyen des deux forces naturelles imaginées par lui: *l'élection* et la *convergence vitale*. Notre dessein était de montrer qu'il y a, dans le rôle qu'il attribue à ces deux forces imaginaires, pour expliquer le développement des espèces vivantes animales d'un petit nombre de types primitifs, beaucoup de raisonnements à coup sûr fort ingénieux, mais pas le seul fait à l'abri d'une victorieuse contenance. Le voyage et les 160 pages de l'école dite philosophique peuvent s'en contenter: la méthode scientifique appliquée à se montrer plus difficile; elle enseigne à se tenir pour vrai ce qui se porte avec soi le succès de la certitude expérimentale. L'accord qui se dissout avec ce qui est appelé la vérité, révélée les importes d'ailleurs assez peu. Si nous sentions le besoin, pour notre compte, de nous arrêter à quelque chose sur ce problème actuellement insoluble pour la science, sans hésiter nous donnerions la préférence à la tradition. Pourquoi substituer une hypothèse à une autre hypothèse?

L'élection naturelle qui assure, d'après M. Darwin, la reproduction des espèces nouvelles, est une pure supposition proche parée des autres causes finales. Il en est de même de sa concurrence vitale, en vertu de laquelle il n'y aurait pas de place au basquet de la vie pour les animaux qui fendraient trop à s'élever de but surélevé à la Nature, en forme de métaphore. C'est à la loi de Malibus étendue aux bêtes. Dans la pensée de l'auteur, cette prévoyance Nature est « incommensurablement supérieure aux faibles efforts de l'homme. »

Tout cela serait fort bien si l'on en trouvait la preuve dans les observations invoquées, si l'on y voyait clairement que seule l'espèce dérivant positivement par des transformations successives.

Mais d'abord qu'est-ce que l'espèce? M. Darwin a ne le définit point. Et c'est ce que M. Florens lui reproche en commençant un petit volume paru cette semaine sous ce titre: *Examen de la livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*. Le travail de l'illustre secrétaire perpétuel nous a fait revenir sur cette question intéressante, et nous avons été heureux d'y trouver appuyées de sa grande autorité les principales objections

qu'avaient élevées précédemment critiques. M. Florens nous a fait d'expériences, en outre de sa discussion, dont quelques-unes seront bien à leur place ici.

M. Darwin, dit M. Florens, confond la variabilité de l'espèce avec sa mutabilité. Et il est évidemment le vice de sa théorie. Tous les faits qu'il invoque, notamment ceux empruntés à ce que on appelle maintenant la zoologie, prouvent en effet que chaque type spécifique est sujet à des variations, quasi à ses caractères accessoires, mais non le contraire. Ce sont ces variations qui constituent les races, lorsqu'elles sont le résultat de la fidélité, ce d'autres formes lorsqu'elles sont susceptibles d'être transmises directement par la génération. Mais c'est-à-dire que la race puisse devenir un nouveau spécimen, c'est à dire à créer l'essence de son premier type pour en constituer un autre à son tour? La question, quo l'auteur avait résolu, se résume ainsi: Est-il affirmé qu'il a été en être ainsi dans la suite des siècles, on puisse par top lui l'indiquer. Tout ce que la science nous enseigne autorise à le contester. « Tous les gens à imagination, dit M. Florens, sont gens à système; le système consiste à ne voir les choses que d'un côté. » Cette réflexion s'applique à M. Darwin; il n'a vu évidemment que d'un côté, et ce n'est pas celui de l'ultra-évolution.

Les variétés de l'espèce, qu'il appelle, sont fixées par ce que M. Darwin appelle l'élection naturelle ou par la méthode zoologique que nous appelons la sélection, demeurent toujours des variétés ou des races. Elles ont un caractère qui les différencie des espèces, c'est celui de la fécondité continue sur lequel s'appuie justement M. Florens. Les individus de la même espèce, dit-il avec raison, se reproduisent indéfiniment entre eux; ceux du même genre n'ont que fécondité limitée; qu'ils soient ou non dans des hybrides féconds, et ceux-ci ne conservent leur fécondité prolifère que pour un petit nombre de générations. Ainsi de l'âne et du chien, du éléphant et de tout d'un lion et de la lebre.

Tel est le caractère fondamental de l'espèce. Comment admettre, après cela, cette origine humaine imaginée par M. Darwin? La dissimilitude extérieure, et se produisant aurait donc en même temps modifié l'aptitude générique? Mais alors il faudrait au hasard au moins une diminution de cette aptitude entre les variétés ou races diverses, qui ne sont évidemment, d'après l'auteur anglais, que des sortes de candidats à l'espèce nouvelle. Eh bien, ce n'est assurément point cela qu'on observe, mais au contraire un fait qui désespère formellement contre le système.

Mieux que toutes les inductions philosophiques, l'expérience était propre à éclairer l'histoire naturelle sur la fixité de l'espèce. Elle s'est prononcée. M. Florens l'invoque dans son livre, et à l'aide des *Croisements opérés sur les végétaux* par M. Nautilin, et sur des animaux par lui-même, il démontre à quel point les caractères spécifiques sont persistants. On peut dire qu'il en est de même pour ceux des variétés ou races bien fixées.

Les expériences de M. Nautilin ont fait voir que les hybrides végétaux ne se fixent jamais. Après un petit nombre de générations, ils reviennent infailliblement à l'une ou à l'autre des deux espèces qui sont entrées dans leur constitution primitive. Preuve évidente de l'impossibilité de former par le croisement des espèces ou même seulement des variétés intermédiaires. Cela s'observe également chez les animaux.

M. Florens a plusieurs fois accusé le

chien avec la femelle du chacal. En 1848, il en obtint trois mâles qui furent à peu près également des deux espèces. Ils avaient les oreilles droites, la queue pendante, et ils n'aboyaient pas. Ces mâles du premier croisement, accouplés avec l'une ou l'autre des deux espèces, celle du chien, par exemple, n'ont jamais donné, à la quatrième génération, de produire des chiens purs. A chacune des générations intermédiaires, les caractères du chacal allaient en diminuant. Voilà comment, soit dit en passant, l'on peut former des espèces ou des races nouvelles par le croisement.

Si les espèces ne viennent pas des variétés ou des races, quelle est donc leur origine? Il n'y a pas à hésiter, il faut convenir sans délai que nous n'en savons absolument rien. M. Florens pose à cet égard un dilemme, dont l'un des termes est la génération spontanée. Il va sans dire que le savant secrétaire perpétuel ne l'admet pas. M. Pasteur, sur qui lui, en a démontré l'impossibilité. Nous n'avons pas l'intention de discuter ce point, fort étranger du reste, ce semble; à la question. L'espace, aussi bien, nous ferait défaut. Nous réiterons seulement de nous avoir saisi l'occasion de rappeler, après M. Florens, les curieuses recherches de M. Van Beneden sur les migrations et les métamorphoses des crustacés de genre ténia, ce qui a été si parfaitement démontré des faits de la plus grande importance pour l'agriculture et l'homme et des animaux. Nous y reviendrons en autre jour.

ANDRÉ RAMBON.